

HARRIET MARIN JONES

BLANC SUR NOIR



Roman

Harriet Marin Jones

Blanc sur Noir

© Harriet Marin Jones, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9854-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Je m'appelle Harriet. Je suis la fille d'Harriet Jones et l'arrière-petite-fille d'Harriet Lee Wayne. Quand j'ai eu ma fille, je n'ai pas voulu l'appeler Harriet. Je n'ai pas suivi la tradition non plus quand mon fils est né. Il n'allait pas s'appeler Edward, comme ma mère et mon arrière-grand-mère avaient appelé leur fils. J'ai rompu la chaîne. Après tout, mes enfants sont nés en France, bien loin de la terre de mes ancêtres, et je n'étais pas prête à laisser ressurgir les fantômes du passé. Mais avant qu'il ne soit trop tard, je veux que mes enfants comprennent d'où ils viennent. Dans leurs veines coule un sang qui nous renvoie inexorablement de l'autre côté de l'Atlantique à un passé haut en couleur.

« Je suis Noire et j'en suis fière. » Ces mots si souvent répétés par ma mère, alors que nous grandissions en Europe, résonnent encore dans ma mémoire. Aujourd'hui, je comprends mieux ce qu'ils impliquent pour elle. Ma mère est la fille d'Edward Jones. Ce nom ne vous dit rien ? Normal. Comme tant d'autres, il a été balayé sous le tapis. Pourtant ce fils de pasteur a marqué son époque et il suffirait d'une étincelle pour que son souvenir jaillisse à nouveau des méandres de Chicago. Forcé de fuir le Mississippi pour avoir eu l'audace d'adresser la parole à une fille blanche, ce descendant d'esclaves allait devenir en quelques années le Noir le plus riche des États-Unis. Et cette réussite éclatante allait en déranger plus d'un.

C'est son histoire que je vais vous conter. C'est aussi celle de l'Amérique, car à travers le destin incroyable d'Edward Jones, nous allons nous replonger dans la grande Histoire et survoler les événements qui ont marqué ce pays, tels que la ségrégation raciale, la migration des Noirs vers le Nord, la Prohibition, la Grande Dépression, l'essor de la mafia et la montée du Parti démocrate à Chicago, dont Edward Jones fut en grande partie responsable. Cette histoire, c'est l'histoire de mon grand-père, mais aussi de ma grand-mère, danseuse au Cotton Club, amie de Joséphine Baker. C'est également l'histoire d'une partie de l'humanité, obligée de se battre pour faire valoir ses droits.

Alors je recommence. Je m'appelle Harriet Marin Jones et je suis la petite-fille d'Edward Jones, un homme qui a prouvé que rien n'était vraiment impossible et que les seules vraies barrières sont celles que l'on s'impose.

Tout ce qui suit est vrai.

Ou presque.

Chapitre 1

Edward Jones sent que la fin approche. Il n'a pas peur. En vérité, il n'a jamais eu peur. Pas pour lui en tout cas. Pour sa famille, oui. Pour sa famille seulement. Elle a toujours été sa priorité. La famille d'abord, le reste ensuite. Son cœur se contracte. Que va-t-il se passer quand il ne sera plus là ? Qui veillera sur sa femme et ses enfants ? Il les a mis à l'abri, les papiers sont en ordre, il a tout prévu. Pour parer au chaos, il a donné des instructions précises, il n'y a plus qu'à les suivre. Pourquoi alors est-il si inquiet ? Il a soudain dû mal à respirer. Quelqu'un lui prend la main. Est-ce Lydia ?

— Papa, on est là, murmure Harriet.

Il ouvre les yeux. Elles sont là. Sa femme et sa fille. Depuis quelques jours, elles n'ont pas quitté son chevet. C'est un signe, se dit-il. Elles aussi doivent savoir. Depuis qu'il a compris que la maladie a pris le dessus, il ne s'est attardé sur aucun des stades. Ni déni, ni colère, ni dépression, juste un peu de marchandage avec l'au-delà. Et maintenant, même l'envie de se battre l'a quittée. Il accepte. Il s'est assez démené toute sa vie, le moment est venu de passer la main. De plus, ce qui l'attend l'intrigue. Emportera-t-il des souvenirs avec lui ? Verra-t-il cette lumière dont il a si souvent entendu parler ? Y a-t-il vraiment un après, comme son père le clamait ? Ou est-ce que tout s'arrête quand le cœur cesse de battre ? Aucun doute, le sien bat encore. Et des questions se bousculent, exigent des réponses. Combien de temps lui reste-t-il ? Quelques jours ? Quelques heures tout au plus, pense-t-il.

Soudain la porte s'ouvre. Une infirmière entre en coup de vent. Il ne l'a pas entendue arriver. Il ne l'a jamais vue, elle doit être nouvelle. Sans desserrer les lèvres, elle lui fait une injection. Pas le temps de protester qu'elle est déjà partie. Mais il a eu le temps d'apercevoir ses yeux et sa moue de dédain. Comme les autres, elle doit se demander ce qu'il fait ici. C'est le meilleur hôpital de Chicago. Les patients sont blancs. Le personnel est blanc. Pourtant c'est lui qui occupe la meilleure chambre. Ils ignorent que pour l'obtenir il a dû solliciter l'intervention d'un ami haut placé et graisser quelques pattes. Un gros dessous-de-table à l'hôpital a fait le reste. N'empêche, le personnel doit se dire qu'il n'a rien à faire là. Habitué à être traité de la sorte, Edward ne s'en offusque presque plus. Il a d'autres combats à mener. Sa fille, en revanche, ne cesse de se plaindre.

Elle n'a pas grandi aux États-Unis, elle ne sait pas. Sa femme, elle, ne connaît cela que trop bien. Du coup, elle les ignore et les infirmières le lui rendent bien. Depuis qu'il est alité, elles expédient leur travail et quittent la chambre au plus vite, sans jamais leur adresser la parole. Le docteur est à peine plus loquace, mais un brin plus humain. Jouant la prudence, il n'a pas voulu s'avancer. Il reste vague. Pas besoin d'élaguer, Edward a compris. Il sait qu'il n'a plus longtemps à vivre. C'est pourquoi il veut garder les idées claires. Lors de sa dernière visite, il a été formel.

— Je ne veux plus qu'on m'injecte de morphine, Docteur. Je n'aime pas avoir l'esprit embrumé. J'ai retiré la perfusion il y a quelques jours pour cette même raison.

— Si vous voulez souffrir, c'est votre choix, Monsieur Jones.

— Le mal est supportable, je n'en ai pas besoin. Merci de dire au personnel de ne plus me faire d'injection.

— Comme vous voulez.

Le docteur s'est empressé de quitter la chambre. Le message n'est pas passé ou l'infirmière en a décidé autrement. Pas question qu'on lui vole ses derniers instants de clarté. Il essaie d'en parler à sa femme au moment où la drogue s'immisce en lui, prend le dessus. Impossible d'articuler ou d'émettre un son. Son corps s'engourdit. Ses yeux se ferment malgré lui. Il s'accroche à l'instant présent, mais le passé l'aspire. Inexorablement. Au jour où tout a basculé. Des années se sont écoulées depuis et pourtant c'est bien à Terre Haute qu'il est renvoyé. Il s'entend. Il se voit. Oui, c'est bien dans la cour de ce pénitencier de l'Indiana que tout a dérapé. En fin stratège, Sam Giancana avait pris le temps de l'appriivoiser. Lentement, habilement. Jour après jour, il s'était rapproché de lui, tissant un lien d'apparente amitié. Mis en confiance, Edward s'était fait piéger. Pourtant, il n'était pas dupe. Il savait très bien que dans l'Amérique ségrégationniste, il n'y avait pas d'amitié possible entre Blancs et Noirs. Mais, entre ces quatre murs, un Blanc lui parlait d'égal à égal et ce petit rien avait eu raison de sa réserve. Berné, il avait baissé la garde et étalé sa réussite. Et le compte à rebours s'était enclenché.

Pourquoi avait-il ressenti le besoin de se vanter ? Cette question le hante encore. Jusqu'à son incarcération, il avait toujours fait profil bas. Ayant compris très tôt l'intérêt d'être sous-estimé, il en avait joué sur tous les fronts. Après tout,

ses options étaient limitées par sa couleur de peau. Son teint avait beau être clair, il était Noir et fier de l'être. Interdiction cependant d'afficher cette fierté et encore moins sa réussite. Les Blancs ne l'auraient pas supporté. Ils avaient suffisamment martelé à sa communauté qu'un Noir devait savoir tenir sa place. L'esclavage et les lois Jim Crow étaient passés par là. Les descendants d'esclaves devaient rester cantonnés à un état de soumission permanente. Pour implémenter cela, des réglementations de plus en plus restrictives avaient été votées. La discrimination institutionnalisée avait rendu le racisme systémique. L'objectif était clair : empêcher les Noirs de faire de l'ombre aux Blancs. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. S'ils ne voulaient pas d'ennuis, ils ne devaient en aucun cas rivaliser avec eux, marcher sur leurs plates-bandes ou même chercher à s'émanciper, mais baisser les yeux, ne surtout pas la ramener et bien sûr être reconnaissant d'avoir la chance de respirer le même air qu'eux. Ces injonctions toutes simples permettaient de rester en vie dans l'état où il avait grandi. Lui, comme les autres, l'avait compris. C'était une simple question de survie.

Et comme le moindre faux pas pouvait vous mettre à terre, Edward avait appris à faire l'équilibriste. Sur un fil ténu, avec une idée fixe : dégoter au plus vite ce qui lui permettrait de sortir de ce traquenard. Et il avait fini par trouver : l'argent. Ce serait son sésame et son passe-droit. Une liasse de billets verts n'effaçait pas une goutte de sang noir, mais rendait le quotidien plus facile. Du jour au lendemain, le vert devint sa couleur préférée. Surpassant le bleu, qui avait été jusqu'à ses douze ans sa couleur favorite, le vert s'imposait dans toute sa splendeur. Persuadé que l'argent allait être la clé qui lui ouvrirait toutes les portes, il en fit sa religion. Seules règles à appliquer : se montrer discret. Ne pas se faire remarquer. Toujours leur faire croire qu'ils étaient les plus beaux, les plus intelligents et évidemment les plus forts. Assez facile somme toute quand on connaît le mode d'emploi. Et voilà qu'en prison il avait dévoilé à ce fils d'immigré italien l'étendue de sa puissance. Il était sorti de sa réserve habituelle et avait fanfaronné comme un imbécile son éclatante réussite, sachant à l'instant même où ses paroles étaient émises qu'il commettait une énorme erreur. Au lieu de reculer et de rattraper le coup, il en avait remis une couche. Des années de soumission volaient d'un coup en éclats. En ces temps où tout était blanc ou noir, cette révélation allait lui coûter son empire. Mais pendant quelques minutes, il avait cessé de jouer leur jeu de dupes. Plaisir fugace, mais bien réel.

Dans son lit d'hôpital, un sourire imperceptible se forme sur ses lèvres.

Edward pense à son fameux sésame. Il avait cru alors que l'argent pouvait tout acheter, enfin tout ce qui est achetable. Il sait aujourd'hui combien c'est faux. Et c'est encore plus faux pour un Noir. Certaines choses resteraient à jamais hors de leur portée et tout l'argent du monde n'y pouvait rien. Le rêve américain a ses limites. La plus grande puissance du monde compartimente et divise pour mieux asseoir son pouvoir. Les avantages d'un côté, les inconvénients de l'autre qui se démultiplient, se transforment et se renforcent avec le temps. Edward se demande soudain si le besoin de briller dans ce pénitencier du Midwest n'était pas la conséquence de siècles d'humiliations. Ce qui se jouait entre ces quatre murs remontait à l'histoire des Afro-Américains. Même s'il connaissait les règles et n'avait plus rien à prouver, il avait tout fait imploser. Refusant de rester confiné dans la position d'infériorité où on les avait relégués, il s'était montré tel qu'il était. Pas en être inférieur et servile, mais en entrepreneur et homme d'affaires, à la tête d'un business employant plus de dix mille personnes. Même s'il aurait mieux fait de se taire, quelle joie d'en mettre plein la vue à ce taulard qui bénéficiait d'une multitude d'avantages juste parce qu'il était blanc.

Edward se demande s'il a d'autres regrets. Oui, certainement. Pourtant ce qu'il a accompli surpassait ses rêves les plus fous. En quelques années, il était devenu l'un des hommes les plus influents de Chicago, et l'un des plus riches des États-Unis. Exploit d'autant plus étonnant que le pays était plongé alors dans la plus grande crise économique de son histoire et que sa couleur de peau le cantonnait à des professions subalternes où il était quasiment impossible de s'élever. Et cependant, il y était arrivé. Malgré l'hypocrisie générale, malgré l'injustice rampante, malgré les multiples lois érigées contre eux, rien n'avait arrêté son ascension. Ni la ségrégation, ni la mafia, ni même le gouvernement, malgré leurs multiples tentatives. Maître de son destin, il avait gardé le cap. Envers et contre tout, jusqu'à ce qu'il décide lui-même d'y mettre fin. Au même moment, une tempête se déclenche dans sa tête. Il sent qu'il tombe dans un puits sans fond.

— Edward, murmure Lydia. Reste avec nous, mon amour... Je suis là...

Il entend sa voix. Avec difficulté, il parvint à ouvrir les yeux. Sa femme est penchée sur son visage. Il sent qu'elle a peur. Tâchant de la rassurer, il sourit faiblement. Son visage qu'il connaît si bien s'illumine. Masquant au mieux son inquiétude, elle sourit à son tour. De l'autre côté du lit, sa fille n'a pas bougé. La panique se lit aussi dans ses yeux. Il se tourne vers sa femme. Rassemblant ses forces, il arrive à articuler.

- Tout va bien, chérie. Juste un peu fatigué.
- As-tu besoin de quelque chose ? Veux-tu que j'appelle quelqu'un ?
- Ne les laisse pas me faire une nouvelle injection.
- Je leur ai dit, les infirmières ne m'écoutent pas.
- Il faut parler à la direction...
- J'ai essayé...
- Merci... j'ai juste besoin de dormir un peu...

Épuisé par ces quelques mots, Edward referme les yeux. Son esprit se met aussitôt à divaguer. Il veut mettre de l'ordre dans ses pensées et répondre à une autre question qui le tourmente depuis longtemps. C'est une question toute simple. Hormis ces dernières années, il n'a fait que courir. Courir derrière quoi ? Tel un réflexe, la course, ou plutôt la fuite s'est imposée à lui. Fuir, toujours fuir. Prendre les siens, faire les valises, emporter ce qu'il pouvait et recommencer ailleurs. En espérant que ce serait mieux, ou du moins différent. Alors, derrière quoi a-t-il tant couru ? L'argent ? Il en avait tant qu'il ne savait même plus quoi en faire. Le succès ? Pareil. Plus que ça, cela aurait été indécent. Le pouvoir ? Bien sûr, pourtant il a eu plus que sa part. L'amour ? Il a été un homme comblé, même s'il n'a pas été un mari exemplaire et que Lydia combattait ses propres démons. Quoi alors ? La reconnaissance ? Non, ce n'est pas ça. La respectabilité ? Ah, tiens donc, la respectabilité. Là, il tient peut-être quelque chose. Sa course ne serait-elle pas liée à ça ? Ou est-ce plutôt à sa couleur de peau ? Ça se précise. Le lien lui saute soudain aux yeux. S'il n'avait pas été noir, aurait-il tant couru ? Et se serait-il lancé dans l'illégalité ? Ah, se dit-il, tout le ramène à cela. Courir, toujours courir, loin des préjugés, des cases et des interdits. Une goutte de sang noir et la course commence. Dans le pays de la liberté et la patrie des courageux, comme le clame l'hymne national, vous devenez de facto un citoyen de seconde zone dès que vous avez une goutte de sang noir. Votre destin est scellé, vos chances tronquées. Et là est toute l'ironie, car c'est justement cette couleur de peau qui allait lui servir de tremplin et bouleverser l'ordre établi. Mettant à profit les faibles attentes d'autrui, il en avait fait une force. Et s'en était servi pour avancer masqué.

Tout ça, c'était avant. Depuis quelques semaines, il a cessé de courir. Maintenant, il tourne en rond dans ce lit trop petit. S'il veut avancer, il doit